



Devenir le jardin

Dans une entrevue accordée dans son atelier du Mile-End, Le peintre **MAX WYSE** nous parle de métamorphoses, d'images hallucinogènes, de son arbre généalogique et de personnages végétaux. Par Annie Lafleur

On retrouve l'imagerie du chasseur, du soldat et du prolétaire dans tes toiles, surtout dans celles de 2005. Est-ce lié à ton histoire familiale particulière ?

La question des origines est un peu nébuleuse dans ma famille. La branche paternelle découle d'une longue lignée écossaise installée en Irlande du Nord il y a 500 ans. Cette lignée provient par ailleurs d'un roi d'Écosse, Duncan, celui qui a été tué par Macbeth. La famille a été fondée par la reine Béatrice qui aurait épousé un chevalier, soit flamand ou hongrois. Un dénommé Bartosch ou Bartok. Il faut dire que ces histoires remontent au XI^e siècle, mais j'ai toujours été conscient de mes origines. En revanche, les personnages de brutes dans mes toiles n'ont rien à voir avec ma famille. Je les perçois

plutôt comme des alter ego slaves, genre d'hommes forts, arrogants, alcooliques et maîtres des bêtes : une espèce de stéréotype masculin, loin de ma réalité quotidienne. Au fil des années, j'ai délaissé ces personnages pour me tourner justement vers la bête. Et la figure masculine s'est transformée petit à petit en hermaphrodite. À partir de ce changement, il s'est produit différentes métamorphoses, de la plante au terreau, du jardin au no man's land.

Les personnages se font donc plus discrets dans tes tableaux récents, au profit d'une certaine abstraction. Comment expliquer cette transition ?

C'est le désir de travailler avec des éléments inconnus, anonymes, qui a motivé ce glissement, vu l'abondance de choses facilement

identifiables dans mes tableaux : petites pierres, plantes, bois, terre, cactus, etc. Alors que je ne sais pas, par exemple, ce que représentent les bandes de couleurs et les perspectives excentriques. Sur le plan formel, leur présence plastique est nécessaire. Il y a une sorte d'impulsion qui se traduit par une présence innommable très forte, réelle et englobante, du genre à empiéter de plus en plus sur les éléments reconnaissables. Ça vient soulager et unifier la composition en quelque sorte. C'est aussi un grand plaisir de travailler avec ce genre de formes qui ne requièrent aucune interprétation psychologique ou historique. L'abstraction devient une image, une présence qui a un grand effet sur le personnage et son environnement, sans qu'il en connaisse la source. Ce qui

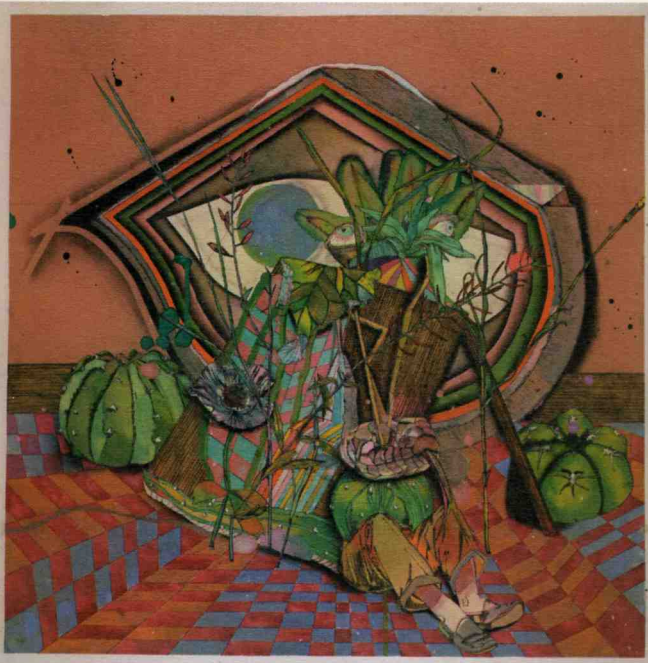
m'intéresse, c'est l'expérience de l'image, la vision inattendue, comme lorsqu'on ne porte pas trop attention à la vie... Je n'essaie donc pas de signifier quelque chose, mais plutôt d'être fidèle à cette vision. En ce moment, cette vision nécessite une espèce de décoration qui n'est pas gratuite : ce n'est pas là pour être joli ou simplement pour explorer des formes. En fait, ces formes géométriques représentent une sorte de tunnel qui évoque les expériences que j'ai vécues avec des plantes hallucinogènes. Ces expérimentations m'ont ouvert à une toute autre imagerie. C'est pratiquement impossible de les représenter autrement que dans leur état résiduel, grâce à une courte réminiscence. Dans cet état, je conçois des images qu'on ne peut généralement pas puiser dans la réalité quotidienne. C'est une source très importante d'inspiration dans mon œuvre, mais je n'ai pas nécessairement envie d'insister sur cet élément, parce que mes sources sont également mélangées à d'autres intérêts historiques, botaniques, etc.

En même temps que l'abstraction s'est graduellement imposée dans ton œuvre, les personnages ont changé de rôles, passant de l'ouvrier au visionnaire passif...

Je crois que les personnages recherchent un repos, mais végétal. Un repos profond. En devenant une plante, ils abdiquent volontairement. Ils absorbent de l'information. Mais je ne les vois pas comme des êtres passifs : ils ressentent plutôt le désir de lâcher prise. C'est une sorte de décision assumée que de renoncer à l'action immédiate. Au lieu de cueillir des plantes, ils deviennent le jardin. Au lieu de consommer des plantes, ils en incarnent la source. Comme chez plusieurs artistes, le travail reflète leur propre vie.

C'est étrange de parler de personnages au pluriel alors qu'on voit très bien qu'on a affaire au même être, multiplié.

Le but est d'utiliser une forme qui revient, mais j'essaie maintenant de ne pas trop mettre l'accent sur ce personnage. C'est aussi un peu arbitraire comme choix. Pendant plusieurs années, et même encore aujourd'hui, j'ai utilisé le même modèle, mon ami mexicain, José, dont j'avais pris une série de photos. Ensuite, c'est plutôt devenu une question économique, alors j'ai essayé d'utiliser ce que j'avais à portée de main. Ce qui explique peut-être l'idée de l'autportrait dans mon travail : mon corps est disponible, je



peux l'employer comme acteur principal dans mes œuvres. Il y a certainement de la paresse dans cette représentation, parce que je ne suis pas allé à la recherche d'autres modèles, d'autres visages.

D'où vient le titre *Mexico Terrerium*?

Dans ma conception, le Mexique fait partie d'une zone géographique qui ressemblerait à un doigt qui pointe vers la Colombie-Britannique. Il y a en effet des zones désertiques qui remontent des États-Unis à l'Ouest canadien. Aussi, tout près de Kamloops (en Colombie-Britannique), où je suis né, se trouve un désert qui ressemble étrangement au paysage mexicain. Ces paysages désolés m'ont beaucoup touché et continuent de le faire, parce que dans un sens, ils m'ont réconcilié avec le fait d'être Nord-Américain. Je ne me suis jamais vraiment senti chez moi dans la culture où j'ai grandi. ●

Max Wyse est né en 1974 à Kamloops en Colombie-Britannique. Il vit et travaille à Montréal. Ses œuvres ont été l'objet de plusieurs expositions solos et collectives, notamment à la Galerie Simon Blais à Montréal en 2008. On pourra voir son travail cette année à la Maison de la culture Mont-Royal (*Le Tarot de Montréal*, avril 2010) et à la galerie McClure (*Mexico Terrerium*, juin 2010).